
M A N U S C R I T

CORPS D'ÉTAT

de Marco Baliani

Traduit de l'italien par Olivier Favier

cote : ITA06N673

Date/année d'écriture de la pièce : 1998
Date/année de traduction de la pièce : 2004

M A I S O N A N T O I N E
V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

CORPS D'ÉTAT

L'AFFAIRE MORO

Marco Baliani

Rizzoli, Milan, 05/2003.

Valle Giulia, faculté d'Architecture, Rome, 1973.

La faculté est occupée depuis plusieurs mois, dehors les vitres sont tapissées de banderoles, on a écrit partout sur les murs. L'entrée est défendue par des camarades du service d'ordre. À tour de rôle ils font leurs gardes.

Ils ont caché les casques et les barres dans plusieurs salles, à portée de main.

Au dernier étage, les fenêtres sont toujours prêtes à être ouvertes, en cas de fuite, si jamais la police faisait irruption. Elles donnent sur le terre-plein qui monte vers le *viale Bruno Buozzi*.

Les étudiants vont et viennent sans arrêt, les cours sont autogérés. Il y en a un de Science des constructions, d'autres de Statique et de Mathématiques. Dans les salles de Projet, au troisième étage, quelqu'un a écrit sur le mur : « REPRENONS LA VILLE ».

On a aussi formé des commissions d'étude : dans l'une d'elles on explore le rapport entre le pouvoir des barons universitaires et les magouilles urbanistiques, dans une autre

on rédige des documents pour les comités chargés des occupations, en banlieue.

Dans l'amphithéâtre les assemblées sont fréquentes. Les leaders des groupes extraparlimentaires présents dans la faculté y prennent la parole à tour de rôle. Le Comité politique d'Architecture les regroupe tous, de l'*Avanguardia operaia* à *il Manifesto*, de *Lotta continua* à *Potere operaio*, mais leurs positions sont très différentes.

Après quelques mois d'occupation cependant la fatigue commence à se faire sentir, on participe de moins en moins aux assemblées, dans les salles de dortoir, au dernier étage, de nombreux sacs de couchage restent vides, pendant la nuit.

Depuis quelques semaines il s'est formé entre les occupants les plus assidus une sorte de groupe transversal, dont je fais partie moi aussi. Beaucoup d'entre nous jouent d'un instrument. Ainsi pour passer le temps nous commençons à organiser des happenings musicaux, Dario Fo vient nous voir, il nous parle du métier d'acteur, nous nous inventons de petites performances dans lesquelles nous mélangeons art visuel et animation, avec beaucoup de musique toujours, et nous utilisons ainsi les salles abandonnées. Nous avons même écrit un papier intitulé *De Woodstock à Mirafiori* et nous l'avons distribué.

Et voilà que je cherche, moi, des personnages, que j'invente des histoires, des intrigues, que je lis pour la

première fois des textes théâtraux. C'est ainsi que prend naissance en quelques mois un genre de canevas musico-théâtral à partir d'un conte : *Le roi est nu*. Un théâtre rudimentaire et simple, totalement politique.

Nous décidons de le présenter dans l'amphithéâtre. Le bruit se répand et le jour du spectacle l'amphi se remplit de gens, de camarades, comme cela n'était pas arrivé depuis longtemps.

Durant la représentation les gens applaudissent au milieu des scènes, c'est l'enthousiasme.

À la fin du spectacle, nous tous, acteurs et musiciens, une trentaine de personnes environ, nous nous mettons en rang et en guise de salut au public nous chantons *Bandiera Rossa* avec les poings levés, mais nous estropions la chanson sur un rythme de blues, en esquissant de petits pas de danse comme si c'était le chœur d'une comédie musicale. Nous nous apercevons cependant que seule une partie du public rit de notre ironie.

Quelques jours plus tard, un autre membre du groupe de théâtre et moi-même sommes convoqués par le Comité politique. Nous ne sommes pas plus tôt entrés dans la salle de réunions que nous comprenons que ça sent mauvais pour nous, ils ont des airs sombres, noirs même. Ils nous attaquent aussitôt, nous essayons de nous défendre mais il n'y a rien à faire, nous sommes face à un mur sans faille.

Voilà qu'enfin un camarade se lève, un de *Potere operaio*, un de ceux qui n'habitent pas ici, qui nous pointant du doigt nous indique la porte du fond et se met à crier: « Dehors ! Ces types-là ne sont plus des camarades ! Des acteurs, ce sont des acteurs ! ».

Ça m'a marqué. C'est ainsi que j'ai commencé à faire du théâtre.

9 mai 1978, via Montalcini, Rome. À l'aube. Aldo Moro.

Ils l'ont mitraillé, une rafale dans le pyjama et le maillot de corps, alors qu'il venait à peine de se réveiller, comme un retraité romain.

Ils l'ont réveillé et l'ont emmené en bas, dans le garage. Que lui auront-ils dit, ce matin-là ? Qu'ils le libéraient ? Qu'ils étaient parvenus à un accord ? Ou bien ils lui ont dit simplement de les suivre, comme ça.

Aldo Moro aura-t-il compris que c'était la fin ? Il aura vu pour la première fois ses geôliers à visage découvert, et alors oui, il a dû comprendre. Peut-être n'y aura-t-il pas cru, oui, pendant un instant il sera resté comme étonné que ce calvaire, maintenant, se termine comme ça, dans un garage, en pyjama, si anonymement, et que ce soit aux concierges de l'abattre.

Peut-être Aldo Moro avait-il tout compris depuis le début, peut-être savait-il n'avoir aucun choix, aucune issue, qu'il était devenu soudain un pion justement, qu'il n'était plus le maître du jeu, lui qui savait bien ce qu'était le pouvoir, comment l'on fait se déplacer les hommes, comme on les utilise.

Le même jour, 9 mai 1978, dans les environs de la gare de Cinisi, Sicile. À l'aube. Giuseppe Impastato.

Ils l'ont bourré de T.N.T. et ils l'ont fait exploser sur les voies, près de la gare. Peppino Impastato¹ les a vus venir vers lui, à visage découvert. Il les connaissait tous, c'étaient eux qu'il dénonçait chaque jour au micro de sa radio, eux, les bras armés de la mafia.

Il n'a pas le temps de réagir d'une manière ou d'une autre, ils lui tombent dessus, l'insultent, le frappent jusqu'au sang.

Ils font pleuvoir sur lui des coups de pieds, de poings, de sabots, ils le mordent, il y a plus de violence que nécessaire dans ces gestes parce que ceux qui les commettent à présent veulent se venger de lui, de lui qui a osé parler, de lui qui a eu le courage de les dénoncer, eux, et ça, c'est

¹ L'histoire tragique de Peppino Impastato e été récemment retracée dans un film de Marco Tullio Giordana , *I cento passi*, Italie, 2000, 114mn (toutes les notes sont du traducteur).

quelque chose qui leur paraît intolérable. À leurs yeux maintenant il doit devenir une chose, une chose à écraser, à annihiler, il doit devenir un paquet plein de peur, qu'on remplit de T.N.T. comme on bourre de la paille dans un sac.

Peppino Impastato maintenant a perdu connaissance.

Oui, je veux croire cela, qu'il a perdu connaissance, qu'il n'a pas senti que l'on traînait son corps dans ce calvaire de voies, derrière la gare, près de son village qui sommeille.

Via Montalcini, dans le garage.

Les terroristes maintenant sont face à Aldo Moro. Se sont-ils regardés dans les yeux ?

Celui qui a tiré le premier a-t-il pressé fortement la détente ?

Aurait-il pu s'arrêter juste avant, ne pas le faire ?

Ou alors non, ou alors c'est toujours comme ça, à ce point de la partie les mains bougent toutes seules, comme des mains mécaniques. Elles tremblent pourtant, elles tremblent ! Alors il faut les rendre plus fortes, plus dures, on revêt sa cuirasse, jusqu'à avoir en face de soi non plus un homme mais seulement une forme, une fonction de quelque chose, une chose. Comme si l'on exécutait un ordre du Destin, et alors la victime doit être vraiment ainsi, sans défense, en

maillot de corps, même s'il lui reste encore une lueur de confiance dans les yeux.

Ils tirent. La décharge arrive comme une libération. On tire plus que de nécessaire, comme, en d'autres temps, le couteau sacrificiel serait entré et sorti plusieurs fois dans le corps de la victime. Ils tirent. Aldo Moro est projeté en arrière par la violence rapprochée des coups. Il porte ses mains à sa poitrine par instinct, pour se protéger. Il tombe, il s'écroule.

À terre, le corps devient déjà encombrant, une chose.

Les terroristes maintenant concluent l'acte sacrificiel, ils l'habillent, comme s'ils faisaient des obsèques, à la hâte, parce que maintenant le temps a repris son cours et que tout se précipite.

Ils le déversent dans le coffre d'une auto, une Renault de couleur rouge, puis le recouvrent d'une couverture, pas entièrement cependant, son visage défait reste dehors, comme s'il dormait, comme ceux-là qui, écrasés de fatigue, ont été vaincus par le sommeil dans le train qui les ramènent chez eux.

Cinisi, sur les voies.

Ils le traînent, le poussent, l'insultent. Ils rient même, comme s'ils étaient des dieux, comme s'ils tenaient entre leurs mains la destinée des hommes. Ils rient.

Sur ces visages que le soleil a noircis il n'y a aucune pensée nouvelle. Ils exécutent seulement une sentence qu'un autre a prononcée, mais ils doivent prendre plaisir aussi à la mettre en œuvre, c'est leur revanche contre cet intellectuel, ce cocu, ce communiste, qui jase à la radio sur la mafia et sur les adjudications.

Il faut frapper un bon coup pour faire comprendre à qui le pouvoir appartient, il faut que l'air résonne, que l'on sente vibrer la terre. Ainsi on n'entendra plus cette voix qui dit, qui parle et qui dénonce.

Ils le laissent là, sur les voies.

Peppino Impastato explose dans un grondement, un nuage démembré son corps, de telle sorte qu'on ne puisse pas le recomposer, qu'il s'évanouisse, qu'il disparaisse, qu'il n'ait jamais existé.

Vingt-cinq ans ont passé depuis ce 9 mai 1978.

D'Aldo Moro chacun de nous a fixé dans sa mémoire l'image d'un corps renversé entrevu par le coffre ouvert d'une voiture, une Renault de couleur rouge.

De Peppino Impastato, de cet homme de ma génération, ce camarade, de celui qui était allé mener sa bataille en

Sicile, parmi les siens, luttant contre la mafia, de lui qui fut tué le même jour qu'Aldo Moro, aucune image n'est restée pour notre mémoire. Après vingt ans, par la confession d'un repentir de la mafia nous avons su enfin ce que nous imaginions tous depuis longtemps, que ce sont ceux du clan Badalamenti qui ont tué Peppino Impastato, ceux-là mêmes qu'il dénonçait tous les jours au micro de Radio Aut², dans une campagne quotidienne d'information.

En vingt ans de fausses routes, on l'a fait passer d'abord pour un suicidé, puis pour un terroriste qui était allé mettre du T.N.T. sur les voies, et sur la ligne de Cinisi encore, une ligne hautement fréquentée !

Il aura fallu vingt ans pour approcher la vérité.

D'Aldo Moro en revanche que savons-nous ? Où, quand, comment, par qui a-t-il été tué, qui l'a retenu prisonnier, tout semble très clair. Mais en même temps nous sentons et nous savons que tout n'a pas été dit, que la vérité est encore loin, et que les choses cachées pèsent plus encore que celles qui sont visibles. Mais sur toute la boue qui recouvre ces jours, sur les vérités passées sous silence, sur les mystères irrésolus, les chantages, on a parlé et écrit pendant tellement d'années. Je voudrais raconter autre chose.

² Littéralement Radio Alternative.

Parce que les cinquante-cinq jours de l'emprisonnement de Moro furent comme une ligne de démarcation pour une génération entière, la mienne.

Ce fut comme si durant ces jours s'était préparée une déchirure profonde, qui existait peut-être auparavant, mais qui alors seulement s'est révélé pleinement.

C'est de cela que je voudrais parler, de cela qui arrivait non seulement dans le monde extérieur, mais aussi à l'intérieur de moi.

Le 16 mars 1978 j'avais vingt-huit ans, j'étais père depuis un an et je faisais du théâtre depuis quatre.

Via Fani.

Le 16 mars 1978, quand la radio commença à diffuser des informations sur l'attaque de via Fani et l'enlèvement d'Aldo Moro, je m'apprêtais à descendre du fourgon pour aller faire mes courses, au marché de Testaccio, à Rome. Et je suis resté là, la portière ouverte.

Aussitôt, dans ces premiers instants, je fus en proie à un sentiment d'excitation, une espèce d'euphorie.

Je sais bien que je pourrais raconter les choses autrement, il n'en faut pas beaucoup, avec la sagesse d'après

coup je pourrais dire qu'à l'annonce de la radio, j'ai éprouvé de l'indignation, que j'ai immédiatement condamné l'action des Brigades rouges. Mais non, ce n'est pas vrai, ça ne s'est pas passé ainsi.

J'ai éprouvé un sentiment d'exaltation.

Comment cela était-il possible ? J'avais toujours été éloigné des méthodes de lutte des Brigades rouges, je n'avais jamais été trop convaincu que la lutte révolutionnaire et la lutte armée dussent forcément se rejoindre, et du reste, pas sous cette forme-là. Malgré tous les changements survenus durant ces années, comment était-il possible qu'à l'annonce radiophonique de l'enlèvement j'aie éprouvé ce sentiment euphorique d'appartenance ?

C'est que c'était Moro qu'ils avaient enlevé ! Le président de la Démocratie chrétienne, un symbole du Pouvoir, du Palais ! Ils avaient frappé le cœur de l'État, alors cette fois ils y étaient arrivés, ce n'était pas seulement un slogan. Mais comment avaient-ils fait ? L'exploit semblait exceptionnel. « D'une puissance géométrique. » C'est ainsi qu'on l'écrivait plus tard : « D'une puissance géométrique. »

Et je ne fus pas le seul à être en proie à cette excitation.

Il y eut des assemblées spontanées dans de nombreuses universités, des défilés improvisés où l'on criait des slogans qui sont restés gravés ensuite sur les murs de la ville.

En quelques endroits, on en est même venus à trinquer à l'événement.

Il y eut pourtant aussi des manifestations en sens contraire. Des grèves spontanées, d'autres induites par les syndicats, des gens qui descendaient dans la rue pour crier contre les provocations, pour défendre les institutions démocratiques.

Du fourgon la radio continuait à diffuser les premières réactions des politiques, les commentaires des salles du Palais. Le fasciste Almirante et le républicain La Malfa réclamaient déjà la peine de mort, on parlait de guerre, on disait qu'ils avaient frappé le cœur de l'état.

En marchant avec leurs sacs à commission au milieu des étalages du marché, les gens réagissaient de manières très différentes les uns des autres.

L'un disait : « C'est une provocation ! V'z allez-y voir qu'ils vont nous remplir la ville de chars d'assauts, V'z allez-y voir qu'ils vont nous le faire comme ça, leur coup d'État. »

Un autre criait : « Mais pourquoi ont-ils pris Moro ? C'est Andreotti qu'ils auraient dû choper, ou Cossiga ! »

Une femme répétait devant un étalage de fruits : « Quels malheureux ces cinq-là quand même, z'auraient pas dû les tuer ainsi. »

Eh oui, ces cinq-là. Dans un premier temps le mot « enlèvement », l'image de l'enlèvement de quelqu'un comme Moro, avait été plus forte pour moi que n'importe quelle autre. Il me fallut un peu de temps pour assimiler aussi les séquences des cinq hommes de Moro abattus via Fani.

Le soir, quoi qu'il en soit, l'euphorie m'avait déjà passé. Cette phrase que j'avais entendue au marché continuait à tourner dans ma tête. Pourquoi Moro justement ? C'était Cossiga que nous écrivions avec le K et le double S nazi sur les banderoles pendant les manifestations.

Et puis Moro, dans la perception générale, symbolisait moins le Palais lui-même que certaines manières de faire typiquement démocrates-chrétiennes, avec ces phrases au kilomètre qui tournaient sur elles-mêmes en s'emmêlant dans d'éternelles médiations. C'était toujours lui qui inaugurait la *Fiera del Levante*³. Bien sûr, c'était aussi quelqu'un qui avait participé à presque tous les gouvernements de ces années-là, c'était lui qui en 1975, avec le gouvernement de centre-gauche, avait fait passer la loi Reale⁴, une loi qui permettait aux agents de police et aux carabinieri de tirer aux postes de contrôle. Mais, malgré tout, ça ne fonctionnait pas. Moro

³ Foire internationale créée en 1929, inaugurée l'année suivante à Bari, qui a connu depuis une activité continue à l'exception des années de guerre (1940-1946). Centrée sur le marché de l'Italie centrale et méridionale, elle est aussi très ouverte sur l'Europe balkanique et la Méditerranée.

⁴ Loi du 22 mai 1975, votée sur proposition du ministre de la justice Oronzo Reale, dont l'approbation fut largement préparée par les négociations d'Aldo Moro, alors président du Conseil. C'est l'élément essentiel dans la première phase de l'arsenal législatif d'urgence que l'état italien va mettre en place tout au long des « années de plomb ».

n'avait-il pas toujours été le plus à gauche, le plus ouvert au dialogue ? N'était-ce pas lui justement qui était sur le point de faire rentrer le Parti communiste au gouvernement ? Mieux encore, ce jour-là justement, on aurait dû approuver la nouvelle majorité. Et ils l'avaient enlevé ce matin-même ?

Le jour suivant, les deux quotidiens les plus lus par les camarades du Mouvement, *Il Manifesto* et *Lotta continua*, prenaient une position claire, très dure envers les terroristes.

Lotta continua titrait : *Enlèvement Moro : la blague la plus lourde et la plus sale qu'on ait pu faire sur le dos des prolétaires italiens.*

Il Manifesto allait plus loin, qui disait : « Le rapt sanglant d'Aldo Moro est le dernier acte d'une décennie de massacres couverts par l'État » comme si parmi les membres des Brigades rouges il y avait eu des infiltrés, comme s'ils étaient manœuvrés.

Deux jours plus tard l'*Unità* répondait avec le titre : *Brûlons la terre autour des terroristes.* Que voulaient-ils dire ? Que fallait-il brûler, tout le mouvement extra-parlementaire de ces années-là ?

Quelquefois il me semble qu'on pourrait aussi raconter cette histoire d'une autre manière, comme un conflit entre les pères et les fils. En lisant attentivement la biographie des

terroristes, on découvre que surtout au début de la lutte armée, la majeure partie d'entre eux provient de la tradition communiste des usines, des sections de parti, de familles antifascistes, résistantes. Ou bien du catholicisme extrême, du christianisme militant.

Ils viennent de ces deux grandes Églises. Mais du reste ne faut-il pas peut-être une grande foi, pour parvenir à tuer un homme au nom d'un plus grand idéal de justice ?

Peut-être que notre jeunesse, ces années-là, fut une jeunesse avec trop de Dieu, oui, avec trop de foi, et les pères en eurent peur, qui fermèrent la porte au dialogue, à la confrontation, peut-être parce qu'avec nos attitudes nous leur rappelions ce qu'ils avaient été, eux, seulement vingt ans plus tôt. Il y eut un mur contre un autre mur. Et les fils pour se faire écouter se mirent à crier toujours plus fort, jusqu'à faire hurler les armes. Je ne sais pas, ce serait peut-être une autre manière de raconter la même histoire. Une manière de comprendre, par exemple, pourquoi quelqu'un comme moi, qui avait désormais arrêté ses activités politiques, qui les poursuivait à travers le théâtre, en allant travailler dans les banlieues, avec les enfants en difficulté, dans les prisons, un théâtre militant auquel il croyait beaucoup, comme il y croit au fond aujourd'hui encore, avait pu, à l'annonce de la radio, ne serait-ce qu'un instant, être repris par ce sentiment

d'exaltation révolutionnaire. Était-ce une contradiction ? Oui, et c'est justement de cela dont je voudrais parler.

Poste de contrôle.

Quelques jours après l'attaque de via Fani, le 21 mars je pense, ma compagne Maria, notre fils et moi, nous descendions la via Gregorio Settimo, avec notre Cinquecento jaune toute défoncée. Suite à un accident, nous avons changé une portière blanche qu'il fallait tenir à la main pendant qu'on conduisait, sinon elle s'ouvrait en route.

À la hauteur du pont sur la voie qui longe le Tibre il y a un poste de contrôle, comme il y en a désormais des centaines à Rome. Mitraillettes au poing, ils nous font descendre, ils nous poussent, leurs armes toujours pointées sur nous, ils nous bousculent, ils fouillent Maria pour voir si des fois à la place de l'enfant elle ne cacherait pas une arme.

Mon fils Mirto, d'un an à peine, se met aussitôt à pleurer.

Ils ouvrent le coffre et les portières en grand, font basculer les sièges, renversent à terre le sac de Maria, un biberon plein de lait roule sur le trottoir, je fais mine de me pencher pour le ramasser mais je n'y arrive pas, mes jambes sont figées, j'ai peur.

Je regarde les carabinieri, ils sont tous plus jeunes que moi. Je vois combien un coup pourrait partir facilement, avec des armes manipulées de cette manière. Voilà, maintenant ils pourraient tirer et nous descendre ici, sur l'asphalte, et la loi serait de leur côté. C'était ça la loi Reale, elle était devant moi maintenant, concrète et tangible.

Heureusement ils nous rejettent dans l'auto, furieux de n'avoir rien trouvé.

Mirto continue à pleurer et après quelques instants je me rends compte que je conduis les mains crispées sur le volant, le corps arc-bouté sur le siège.

« Être haïs fait haïr » disait Pasolini. Oui, c'est vrai, il y avait de la haine dans leurs regards, mais il y avait aussi quelque chose d'autre, une sorte d'impuissance, de rage contenue avec peine, et non seulement pour l'attaque que l'État avait subi, mais parce que cinq de leurs camarades avaient été massacrés. C'était leur sentiment d'appartenir à un corps, au corps des carabinieri, c'était cela qui avait été violé, et maintenant ils voulaient se venger, vite, tout de suite, seulement ils ne savaient pas quoi faire, comment se comporter, ils étaient désorientés, alors ils se défoulaient, ils déchargeaient leur rage sur des gens comme nous.

Armes